

Bulletin n° 25
Année 2010

ACADEMIE D'ANGOUMOIS

Académie d'Angoumois

En cette fin d'année 2010, l'Académie d'Angoumois compte 16 membres titulaires et 7 membres honoraires :

Année 2010

Chancelier : Jacques BAUDET

Secrétaire : Christiane MASSONNET

Trésorier : François PAIRAULT

Membres titulaires : Sophie APERT
Bernard BARITAUD
Denise BELANGER
André BERLAND
Gilles BERNARD
Jean-Marie CREUZEAU
Mgr Claude DAGENS
Michel DAVID
Pierre DUBOURG - NOVES
Jean-Claude GUILLEBAUD
Alain LANGE
Alain MAZERE
Jean-Marie SOYEZ

Membres honoraires : Michel BELANGER
Jean-Louis BONNEMAIN
Michel BOUJUT
Francine DUCLUZEAU
Guy HONTARREDE
Andrée MARIK
Pauline REVERCHON

« Tous charentais d'origine ou assimilés comme tels, par alliance ou par titre et dignité, ayant publié des oeuvres, soit par édition soit par presse ». Une séance de réception de deux de ces membres eut lieu le samedi 24 novembre 2001 (voir bulletin n° 16). A ce jour, Denise Bélanger et André Marik sont membres fondateurs (1964).

L'Académie d'Angoumois fonctionne grâce aux cotisations de ses membres.

Titulaires : 20 euros. Elle compte également une cinquantaine de membres auditeurs.

Leur cotisation est de : 10 euros par an et leur permet l'accès gratuit aux trois ou quatre séances culturelles présentées au cours de l'année.

Un bulletin annuel résumant nos activités est remis à tous nos membres à jour de leur cotisation. Merci de votre fidélité et de votre générosité.

(CCP ACADEMIE D'ANGOUMOIS
n° 4055.91 D BORDEAUX

SEANCES DE L'ANNEE

Samedi 8 février 2010

Hôtel Mercure

1, place des Halles

Angoulême

La Bastie d'Urfé et l'Astrée

par Pierre Dubourg-Noves

Membre de l'Académie d'Angoumois

(résumé de la communication)

La Bastie d'Urfé est un château situé dans la vallée du Lignon à 15 kilomètres de Montbrison. Reconstitué par Claude d'Urfé dans la première moitié du XVIIe siècle, c'est une superbe construction Renaissance avec notamment une grotte en rocaïlle qui sert d'antichambre à la chapelle décorée dans le goût italien. Le petit-fils de Claude d'Urfé, Honoré d'Urfé, a immortalisé la campagne au pied des monts du Forez et les rives du Lignon dans son roman *l'Astrée* qui se rattache au mouvement littéraire de la Préciosité au XVIIe siècle.

Claude d'Urfé est un contemporain de François Ier et d'Henri II. Il appartient à une vieille famille du Forez. En 1272, la Bastie est une « domus fortis » qui arrive par mariage dans la famille d'Urfé, une famille qui apparaît alors avec un bailli héréditaire du Forez pour disparaître vers 1720. En 1530, Claude d'Urfé est à la Cour auprès d'Anne de Montmorency. Il participe à la campagne d'Italie. Le 25 août 1532, il épouse Jeanne de Balzac d'Entraigues, confidente de Marguerite, sœur du roi François Ier. Son épouse meurt en 1242 et il en éprouve un grand chagrin. Il a reçu François Ier à Montbrison. Au concile de Trente, Claude d'Urfé est aux côtés de Michel de l'Hospital et des évêques français, notamment pour débattre de la question des bénéfices ecclésiastiques sous le contrôle de la monarchie française. Il est gouverneur du Dauphin jusqu'à sa mort en 1568.

Le château se reflète dans les eaux des douves alimentées par le Lignon. « *Le rêve italien* » commence en 1535. Claude d'Urfé communique par courrier avec les maîtres d'œuvre pour les travaux. La chapelle est terminée en 1548. Les vitraux datent de 1557. Un sphinx a été placé au pied de l'escalier qui conduit à la galerie où l'on peut lire la devise : « *Garde ton secret dans ton coeur* ». Le plafond de cette galerie est à caissons. La grotte en rocaïlle sert de vestibule à la chapelle avec une signification ésotérique montrant le passage de l'univers des sens à un lieu sacré. Aux XVIIIe et XIXe siècles des éléments du décor ont été malheureusement dispersés. C'est actuellement la propriété du Conseil Général du département de la Haute-Loire.

Le 23 mai 1554, c'est le mariage de Jacques d'Urfé avec une demoiselle de Savoie. De cette

union, sont nés en 1555 Anne d'Urfé et en 1567 d'Honoré d'Urfé. La Bastie reçoit fréquemment des réunions de gens fort érudits. On y évoque les *Idylles* de Théocrite les « *Géorgiques* » de Virgile et « *la Diana enamorada* », un roman pastoral espagnol. En 1573, est publié une pastorale italienne du Tasse, l'*Aminta*. On y parle de « bergeries » dans des paysages bucoliques. Nous sommes là aux origines de l'*Astrée*. En 1575, Honoré d'Urfé est élève des Jésuites à Tournon. Il devient ensuite chevalier de Malte. En 1580, Montaigne publie les *Essais*. Honoré d'Urfé écrit en 1583 une pastorale en vers pour une dame de La Rochefoucauld. En 1584, Cervantès publie *Galatée*. Pendant l'année 1589, ont lieu deux assassinats, celui du duc de Guise puis roi Henri III. Honoré et Anne d'Urfé, les deux frères, se rallient à Henri IV après avoir pourtant été membres de la Sainte Ligue.

1607 : Honoré d'Urfé publie ses 12 livres de l'*Astrée*, soit au total près de 5 000 pages !

1619 : publication de la 3^e partie de l'*Astrée*

1625 : mort d'Honoré d'Urfé.

1627 : publication de la 4^e partie de l'*Astrée*

1628 : publication de la 5^e et dernière partie de l'*Astrée*

Que trouve-t-on dans l'*Astrée* ?

Dans la Gaule du Ve siècle, une femme Astrée est amoureuse du berger Céladon. Celui-ci se déguise en femme pour pouvoir retrouver l'Astrée. Pour des questions de jalousie, Céladon est tué et son corps est jeté dans le Lignon. Trois nymphes recueillent le corps du malheureux Céladon. L'*Astrée* donne la supériorité aux femmes. Une fontaine de la vérité d'amour permet que lorsque l'on regarde l'eau, on peut y voir à la fois l'image de sa maîtresse et de celui qu'elle aime. Cette fontaine est gardée par deux lions et deux licornes. Des bergers courtisent des bergères. C'est très chaste. Dans ce roman, le Lignon devient une rivière mythique. Le druide Adamas choisit un chêne à trois branches respectivement pour les dieux gaulois Esus, Belenus et Taranis.

En résumé, l'Astrée est une sorte de république bergère dirigée par une femme. Ce roman-fleuve a été très lu et a eu beaucoup de succès au XVII^e siècle.

Samedi 22 mai 2010

Hôtel Mercure

Place des Halles

Angoulême

Assemblée générale annuelle

Le rapport d'activités fait état des conférences données l'année précédente avec M. Bernard Baritaud, sur ses liens avec la Charente et en rapport avec son roman *La mort en charentaises*, le 24 janvier, un récital de poèmes de Mahmoud Darwich (1941-2008) par MM. Daniel Crumb et Khalid El Kowali, le 14 février, une conférence de Jacques Baudet sur Ravailac, le duc d'Épernon et Henri de Navarre, trois personnages d'une énigme de l'histoire de France, le 20 juin, une conférence d'Alain Mazère sur Hérault de Gourville (1625-1703)

Le rapport financier fait apparaître un léger déficit de 480 euros sur l'exercice 2009-2010. Il convient d'augmenter le nombre d'adhérents, les cotisations étant notre seule ressource.

M. Bernard Baritaud nous a adressé un courrier où il suggère la création d'un site Internet présentant l'institution et ses membres, l'élection de nouveaux membres, la réactivation de prix littéraires en liaison avec des subventions et des coopérations avec les pouvoirs publics comme cela se fait à l'Académie de Saintonge.

Hommage à Pierre-Jean Rémy, de l'Académie française, décédé dans la nuit du mardi 27 avril – mercredi 28 avril 2010. Il était membre de l'Académie d'Angoumois depuis 1984 (intrônisé avec Bernard Baritaud) et de l'Académie Française depuis 1988.

Il était né à Angoulême le 21 mars 1937. Il était resté attaché toute sa vie à sa Charente natale même s'il a été appelé à parcourir le monde par sa formation de diplomate. Dans ses années de jeunesse, il venait régulièrement aux vacances chez ses grands-parents rue Paul Abadie à Angoulême.

Il était chevalier dans l'ordre du Mérite et commandeur dans l'ordre des Arts et Lettres. Il avait reçu le prix Renaudot en 1971 pour son livre *Le sac du palais d'été* et le grand prix du roman de l'Académie Française pour un autre livre *Une ville immortelle*.

Son œuvre littéraire, commencée en 1962, a exploré l'époque actuelle et touché tous les genres : le « polar » comme *Mémoires secrets pour servir à l'histoire du siècle*, le récit érotique avec *Don Juan*, le roman épistolaire comme *Comédies italiennes*, des fictions classiques, des notes de voyage ou encore des biographies dont celles de Maria Callas, des mémoires et des poèmes.

Après des études à l'Institut des Sciences Politiques à Paris, il était devenu l'assistant du philosophe marxiste Herbert Marcuse à l'université

de Brandeis, près de Boston. Il avait été ensuite à l'ENA. Sa carrière de diplomate l'avait conduit à Hong-Kong, à Naples et à Florence comme Alphonse de Lamartine. DE 1975 à 1981, il a été directeur adjoint du PDG de l'ORTF puis directeur du théâtre au ministère de la Culture. En 1981, il dirigeait l'équipe qui a préparé le premier opéra de la Bastille. Il a été ensuite délégué permanent de la France à l'UNESCO, puis directeur de l'Académie de Rome à la Villa Médicis et enfin président de la Bibliothèque Nationale de France BNF.

A l'Académie Française, il était le voisin de Claude Dagens. Il était fidèle à sa façon à l'Académie d'Angoumois, payant régulièrement sa cotisation qu'il accompagnait toujours d'un mot d'amitié ou d'un bref courrier comme récemment pour son vote en faveur de trois nouveaux membres titulaires et du nouveau bureau.

Il avait l'intention de venir avec Claude Dagens pour faire une intervention à l'Académie d'Angoumois. En 1994, à la demande de Denise Bélanger, il avait participé au livre sur *Les grands Charentais* publié aux éditions Le Croit Vif.

Nous avons donc perdu un homme chargé de notoriété certes mais aussi et surtout un ami de notre Académie.

Jacques Baudet

Séance d'intronisation de trois nouveaux membres :

- Sophie APERT
- Christiane MASSONNET
- Alain MAZERE

Sophie APERT est une Parisienne à racines charentaises, elle habite maintenant à Bordeaux. Elle passe tous les étés à Jarnac. Elle a longtemps assuré avec l'office de tourisme les visites guidées de la ville et au fil de l'eau. Juriste de formation (juriste d'entreprise pendant quinze ans), elle est écrivain. Secrétaire générale honoraire de la Société des Explorateurs Français, elle a accompli de nombreux voyages au Moyen-Orient, en Asie, dans l'océan Indien et en Arctique. Ses publications sont constituées de monographies d'histoire, de romans, de nouvelles, de contes et de récits de voyages.

André THEVET, l'Angoumoisin

Même à Angoulême, sa ville natale, qui connaît André Thevet ? Qui sait l'existence d'une rue à son nom ? Thevet, c'est un peu l'équivalent d'un second rôle au cinéma : éclipsé par les stars, l'histoire ne serait néanmoins pas la même sans lui. Il a pourtant eu une vie intense, cet Angoumoisin !

Tout commence en 1516... ou en 1504 car sur sa vie il a parfois menti. A cette époque, Angoulême était une petite ville médiévale. Des rues « tortes », étroites et sales. Des maisons qui ne

laissaient pas beaucoup voir la lumière. Des rues en terre et des encombrements de charrettes et cochons... Sans compter une grande rigueur climatique et quelques épidémies de peste. Dans ce contexte joyeux, naquit un jour le petit André. Dans quelle paroisse ? Etait-ce même à l'intérieur des remparts ? Nul ne sait. Il n'en a rien dit dans ses écrits et aucun registre n'a pu être retrouvé.

On sait de lui qu'il était le cadet d'une famille de chirurgiens-barbiers. Et qui dit cadet dit carrière ecclésiastique. A l'époque il n'y avait pas d'autre choix : pour les aînés c'était les armes, pour les cadets les ordres. A l'âge de dix ans, André Thevet entra donc contre son gré au couvent des Cordeliers. Ordre rattaché aux Franciscains, les Cordeliers occupaient dans la ville une grande partie de Beaulieu, où se situe aujourd'hui entre autres le lycée Guez-de-Balzac. De nos jours, il n'en reste que la chapelle, rue de Beaulieu. Thevet n'y a pas fait d'études brillantes (il n'aurait sinon pas manqué l'occasion de le mentionner !), n'ayant pas un goût très prononcé pour la théologie. Il se sentait plus attiré par le monde, l'*Ailleurs*. A cause de l'horizon infini qu'il voyait depuis les remparts ou à cause de la Charente qui coulait vers l'océan. Et le monde à l'époque s'élargit sans cesse. Il est de plus en plus vaste. Il n'y a pas si longtemps on a même découvert un nouveau continent : l'Amérique. Et puis c'est la Renaissance, bouillonnement intellectuel et spirituel, espoir d'un monde meilleur dans lequel l'homme serait plus heureux. A ce moment de l'Histoire,

Angoulême a sans doute raté un virage. Si elle avait dû devenir une grande ville, c'est à la Renaissance qu'elle l'aurait fait. Elle était - déjà - coincée entre Poitiers et Bordeaux et ne demandait qu'à prendre son essor. Car vint le règne de François 1er. Un Valois-Angoulême, né à quelques lieues de là. Dynastie qui pouvait favoriser la ville. Certaines circonstances étaient favorables. Sur les bords de la Charente et de ses affluents prospéraient des moulins à papier pour alimenter le développement spectaculaire de l'imprimerie. Au tout début du XVIe siècle, il y avait même deux imprimeurs dans la ville. François 1er alla jusqu'à signer par lettre patente, l'autorisation pour la ville de créer une université. Tout était réuni pour qu'Angoulême devienne une ville d'étudiants, d'intellectuels, entraînant dans leur sillage un dynamisme économique et culturel. Seulement voilà, les notables en ont décidé autrement. Trop chère à construire, à entretenir, qu'en aurait-il fait de cette université, eux qui avaient les moyens d'envoyer leurs fils à Bordeaux ou à Poitiers ? Occupés à leurs rivalités, à leur prestige local, ils ont regardé passer l'Histoire sans la retenir. Puis les catastrophes climatiques déjà évoquées (hivers glaciaux, sécheresses...), la dynastie régnante et surtout les Guerres de Religion ont définitivement tué le rêve de grandeur d'Angoulême.

A deux reprises, en 1562 et 1568 la ville a été assiégée et ravagée par les Protestants. Et à deux reprises, la vengeance des catholiques a fait aussi couler le sang. Il faut aussi avouer que les derniers Valois n'étaient pas gâtés par la nature. Après François 1er, il y eut Henri II, marié à Catherine de Médicis. De leurs trois fils un peu dégénérés qui ont régné, aucun ne s'est montré à la hauteur de la tâche. Il aurait fallu d'autres personnages à la tête du royaume pour gouverner la France de cette époque troublée et conquérir le monde.

La vie d'André Thevet se confond avec leur règne. Il a été d'ailleurs « Cosmographe de quatre rois » : Henri II, François II, Charles IX et Henri III. Sa vie durant il a flatté et cherché des appuis pour rester dans leur entourage. Il a mentionné souvent sa naissance dans la ville-berceau de la famille régnante. Mais curieusement, son meilleur soutien à la cour a été Catherine de Médicis. A la mort de celle-ci, il a perdu le peu d'importance qu'il avait encore. Avant de vivre auprès d'eux à Paris, Thevet a voyagé. L'Italie d'abord au départ d'Angoulême, en 1547, grâce à l'appui du Cardinal de Lorraine. Dans la foulée il y eut le prolongement de son voyage au Levant depuis le port de Venise avec Jérusalem, Constantinople, Alexandrie. La nature exacte de cette mission au Levant n'est pas connue. Sur place il observe, fouille, fouine (on le prendra même pour un espion), prend des notes, amasse les premiers objets d'une immense collection. A son retour en France, il écrit la « Cosmographie du Levant » qui lui assurera une première notoriété. Comme voyageur, pas comme ecclésiastique.

1555-1556. Le Brésil ! La grande affaire de sa vie ! Thevet y a participé dans le cadre de la France Antarctique voulue par l'amiral de Coligny. C'était la fondation d'une colonie qui se voulait œcuménique, sur une île située dans la baie de Rio. Ce fut un fiasco, et a préfiguré les atrocités des guerres confessionnelles que connaîtra la France. Thevet était l'aumônier catholique de cet univers de Réformés. Il est resté quatre mois sur place (dont deux alité à cause d'une maladie exotique), sans jamais mettre les pieds sur le continent proprement dit. Une fois rentré en France, il ne voyagera plus jamais. A son retour il met son voyage en mots et en images, puisant au moins autant dans les connaissances des autres que dans son expérience. En 1558 sont ainsi parues les « Singularités de la France Antarctique ».

Ce livre est considéré aujourd'hui comme une référence en matière de récits de voyages du XVIe siècle. Et à l'époque de sa parution, l'ouvrage a été plutôt bien accueilli. Histoire, ethnographie, botanique, zoologie... il se voulait somme de tout ce qu'il fallait connaître sur le Brésil. Thevet a passé le reste de sa vie à exploiter ce voyage, fondant sur cette expérience sa position de grand voyageur et de cosmographe. Ces domaines

l'intéressent plus que la religion. L'année de parution des Singularités, il obtient d'ailleurs sa sécularisation. Les titres illustrant ses exploits l'ont toujours attiré. Vers 1560, ce sera celui de « Cosmographe du Roi ».

Puis « gardien du Cabinet de Curiosités du Roi ». Ancêtre des musées actuels, voulu par Henri II, ce Cabinet a été la première tentative de classement de ces objets hétéroclites reçus par les souverains de la part de voyageurs ou rois étrangers et lointains. Certaines pièces de ce Cabinet, malgré les aléas des siècles, se retrouvent encore aujourd'hui au Musée du Quai Branly ou au Muséum d'Histoire Naturelle. A ces titres se sont ajoutées au fil des années des charges ecclésiastiques : il fut en « charge et garde de la maison de l'Hôpital St-Jacques du Haut Pas », Maître principal au collège de Chénac, Administrateur d'une maison appartenant à l'Hôtel-Dieu de Corbeil, abbé de Notre-Dame de Madion (Saintes). Enfin chanoine au chapitre Saint-Pierre d'Angoulême et aumônier ordinaire de la Reine. Ouf !

Ces charges étaient pour la plupart théoriques. Elles lui permettaient de toucher les rémunérations qui y étaient liées. Mais il y avait peu de contreparties. Il a été ainsi contraint de résigner sa charge de chanoine d'Angoulême pour absentéisme, malgré les nombreuses lettres d'exonies lues par son frère Etienne. En 1575, il a publié la « Cosmographie Universelle », dont l'ambition était aussi vaste que le titre. L'ouvrage se voulait une somme de toutes les connaissances actuelles sur les terres connues. Par la suite, Thevet n'a publié que des ouvrages secondaires par manque d'argent ou d'intérêt réel de la Cour. Des voyages lointains, des livres énormes, tout ceci est impressionnant.

Et pourtant Thevet n'est jamais devenu un grand personnage. Il était même peu apprécié de ses contemporains et il a passé plusieurs siècles dans une indifférence abyssale. Pourquoi ? Son caractère, sans doute. Trop soucieux de sa gloire personnelle et de son prestige, il ne possédait pas non plus une intelligence au niveau de ses ambitions. Pour écrire ses ouvrages, il eut recours à des nègres littéraires. Comme beaucoup avant et après lui, me direz-vous. Mais les siens ont vendu la mèche. Peut-être parce qu'ils se sentaient trop méprisés par l'Angoumois. Les polémiques qui ont suivi ont fini par peser sur sa réputation. Et non content de faire écrire des pages entières par d'autres, il aimait utiliser tous les documents qui lui passaient entre les mains, allant jusqu'à en subtiliser certains. A partir du moment où il est devenu sédentaire, le seul moyen pour lui de se tenir informé des découvertes du monde était de se faire communiquer les travaux des autres. Plus ceux-ci découvraient, plus il restait à Paris et plus il amplifiait ses propres exploits. Il s'est ainsi créé un

second voyage au Levant alors qu'à cette époque il était au Brésil. Il a même inventé une île qu'il situe au Brésil et quelques pages plus loin, dans le même ouvrage, à l'embouchure du Saint-Laurent. Et puisqu'il l'a inventée, il se sent obligé de la baptiser « île Thevet ». Bien peu professionnel pour un cosmographe ! La « Cosmographie Universelle » lui fait décrire tous les pays du monde connu. Il donne des détails sur l'Afrique notamment comme s'il y avait vécu toute sa vie, alors qu'il n'y a jamais mis les pieds.

Mais malgré – ou à cause de – tout cela, Thevet n'a jamais su obtenir la confiance des Valois-Angoulême. Ce n'était pas lui le premier Cosmographe, mais Nicolas de Nicolay. A ce dernier on confiait des missions et des documents auxquels Thevet n'avait pas accès. Certaines cartes ne lui ont été jamais communiquées. Celle de l'île d'Oléron, par exemple, qui illustre la Cosmographie Universelle, n'était pas à jour. Quelle honte pour un presque voisin !

Enfin l'un des reproches essentiels que l'on a fait à Thevet, ce sont ses louvoiements permanents entre Catholiques et Réformés. Tout Cordelier de formation qu'il était, il a eu à ses débuts des sympathies pour la Réforme. Mais la fin de sa vie l'a vu très proche de la Ligue. Entre les deux il fut « ami » avec un imprimeur protestant, Wechtel, chez qui il édita quelques ouvrages et qui dut fuir à la Saint-Barthélémy. Lorsqu'il a embarqué au Brésil avec l'expédition voulue par Coligny, il avait, semble-t-il, promis de se convertir là-bas à la Réforme. Du moins est-ce la version de Jean de Léry, qui devint pasteur en rentrant lui-même d'une année passée au Brésil, dans la colonie puis chez les Indiens Tupi. Léry publiera de nombreuses années plus tard un excellent ouvrage (Claude Lévy-Strauss dira que c'était « la bible » de l'ethnologue) sur ces Indiens, devenant de la sorte un dangereux rival pour Thevet. Plus en tant que voyageur qu'en tant que pasteur...

Après l'étalage impudique de tous ses défauts, je terminerai par ses qualités, car il n'en a pas manqué non plus, l'Angoumois. Tout d'abord il a eu la curiosité du monde, ce qui est à mes yeux une qualité essentielle et intemporelle. Et qui nécessitait à l'époque de plus grands efforts qu'aujourd'hui. Il a certes posé un regard ambigu sur les Indiens, mais il a étudié et transcrit leurs mœurs et leur environnement, prouvant l'importance qu'ils avaient à ses yeux et permettant au monde de les découvrir. Son manque d'intelligence et d'esprit de synthèse lui a fait effectuer une immense compilation de tout ce qu'il apprenait et voyait. Du coup ses écrits sont devenus une matière première sans équivalent pour les ethnologues et anthropologues du XXe siècle comme Claude Lévy-Strauss ou Alfred Métraux. Malgré le manque de reconnaissance de ses pairs et de la Cour au fil des années, il s'est montré

suffisamment tenace pour persévérer et se maintenir jusqu'au bout dans ses habits de cosmographe. Et que dire du courage physique qu'il fallait à l'époque pour traverser un océan gigantesque sur des grands bateaux pour atterrir chez les Cannibales !

Ses écrits comportent d'importants apports en zoologie, par la description d'animaux encore inconnus, et surtout en botanique. Une variété de manioc porte son nom, on lui doit la première représentation de l'ananas (le *nana* en langue tupi). Et c'est là qu'il faut parler de *l'herbe angoumoisine*, autrement dit le tabac. Parce qu'André Thevet, contrairement à ce que dit l'Histoire, fut le premier à rapporter ce végétal aujourd'hui si controversé en France. Non, non, ce n'est pas Nicot. Si la vérité devait être rétablie, nous dirions que ce qui nuit gravement à la santé, c'est la *thévétine* et non la *nicotine*... Lorsqu'il a fait l'expérience du tabac sur place, c'était en le fumant avec les Indiens, alors que celui offert par Nicot à Catherine de Médicis était sous forme de tabac à priser. Remède contre les migraines de la famille royale. Si Thevet avait pu pressentir l'importance du phénomène à la cour, que n'aurait-il fait pour que l'on associe son nom à cette poudre brune ! Lui qui a beaucoup « emprunté » à d'autres au cours de sa longue carrière, s'est fait déposséder de l'un de ses réels mérites. Des objets qu'il a rapportés de ses voyages ou qu'il s'est fait offrir par la suite, la plupart ont pris place dans le Cabinet de Curiosités du Roi et dans le sien, rue de Bièvre à Paris (par exemple un manteau Tupi en plumes d'ara, décrit par Alfred Métraux).

Oui, on lui doit tout ceci. Et s'il a exagéré son rôle de découvreur du monde, c'est peut-être par frustration de ne pas avoir été cosmographe ou explorateur d'une grande puissance. L'Angleterre, l'Espagne et le Portugal se partageaient les découvertes géographiques. Depuis longtemps la France des Valois-Angoulême avait abandonné l'idée de conquérir de nouvelles terres. A cause de ses problèmes franco-français comme les Guerres de Religion, par incompetence et manque d'ambition. Les malheureux descendants de François 1er n'étaient pas visionnaires pour deux sous ! D'où la frustration compréhensible d'un Thevet qui s'est approprié la description du monde à leur place.

Reste à évoquer sa relation avec Angoulême, sa ville natale. Elle est aussi complexe que lui. Il a été plus au service de la dynastie éponyme que de la ville. Après son retour du Levant il n'y est a priori jamais revenu. Du moins ne mentionne-t-il aucun séjour. Mais il lui gardait un attachement indubitable, ainsi que des relations avec son frère Etienne et ses neveux. Les deux saccages subis pendant les guerres de Religion l'ont meurtri. Sa famille a été touchée, puisque son beau-frère a trouvé la mort. Son ordre aussi, puisque le couvent

des Cordeliers a été saccagé et des moines assassinés. Ces horreurs lui ont inspiré quelques paragraphes dans ses écrits consacrés au monde, preuve qu'Angoulême dans son esprit appartenait à ce monde. Se faire nommer chanoine de la ville en sachant qu'il ne siégerait quasiment jamais était peut-être pour lui, le petit cordelier contre son gré, une façon de dire à la ville ramassée dans ses remparts : oui, tu comptes encore pour moi et par ce titre, même s'il est surtout là pour me flatter, je veux te dire que je ne t'oublie pas. Mais c'est à Paris qu'il est mort, en 1592. Il a été enterré au grand couvent des Cordeliers. Aujourd'hui dans le Ve arrondissement, à l'emplacement occupé par l'Ecole de Médecine, il ne reste que quelques vestiges du couvent d'origine. Thevet c'est un tout, indissociable. Ses défauts et ses qualités font de lui ce personnage complexe, attachant, énervant. Il mérite que l'on se souvienne de lui autrement que pour avoir introduit le tabac en France...

Christiane MASSONNET, née Chauveaud, peintre et illustratrice. Née à Angoulême en 1943. Titulaire d'une maîtrise d'Arts plastiques, elle a été professeur de dessin à Aix-en-Provence. Elle a vécu et travaillé en Provence de 1966 à 1994. Elle a consacré ses premières recherches à *L'analyse sémiologique des monuments aux morts des Bouches-du-Rhône* puis a donné de grandes toiles à l'huile figurant des paysages provençaux et surtout des architectures dont elle s'est fait une spécialité. Ses expositions sont nombreuses. En 1995, elle est revenue en Charente et elle installe son atelier au Moulin du Pours à Luxé. Elle se consacre à l'aquarelle et réussit à merveille à rendre la sensibilité parfois fragile des paysages et des monuments charentais. Son œuvre a fait l'objet d'une publication qu'elle a accompagné d'une anthologie de textes judicieusement choisis pour exprimer cette part de l'identité charentaise : *Au fil de la Charente et La Charente et la mer* aux éditions Le Croît Vif en 2002 et en 2004. Dans le même esprit elle a été l'illustratrice du livre de Madeleine Labruyère *Ma première traversée* publié aux éditions Le Croît Vif en avril 2004. En mai 2004, elle a participé au printemps des musées par une exposition au musée Dupuy-Mestreau à Saintes. En juillet-août 2005, c'est l'exposition Angoulême à travers ses peintres à la bibliothèque centrale d'Angoulême. En février 2006, elle a illustré les couvertures de trois romans publiés par les éditions Le Croît Vif : *La tourbière d'Arlac* de Jean-Marie Goreau, *L'avenue de la gare* de Michel Métreau et *La part de l'ange*, de Nicolas Bardou. En avril 2006, elle a réalisé une exposition d'huiles et d'aquarelles pour l'inauguration de *Clav'Art* à La Clavière, commune d'Anais en Charente. Elle a aussi illustré les couvertures des deux tomes de l'ouvrage *Les églises romanes d'Angoumois* de Sylvie Ternet publié aux éditions Le Croît Vif en

décembre 2006. En juin 2007, elle a publié un livre d'aquarelles *Balades insolites* sur des textes de Jean-Bernard Papi. Elle a réalisé quatre cahiers de coloriage publiés en octobre 2008 aux éditions Le Croît Vif Junior sur le patrimoine architectural et pictural en pays charentais : *Ah ! Ces Romains, Chevaliers intrépides, Drôles de figures et Chapiteaux rigolos*. En avril 2009, c'est à nouveau deux cahiers de coloriage au Croît Vif Junior pour les 1000 ans de l'abbaye de Bassac : *Anniversaire, Abbaye de Bassac, 1000 ans et 1000 ans, abbaye de Bassac, quel anniversaire !*

Christiane Massonnet a reçu le prix de la Haute Saintonge en 2010 pour ses albums de coloriage sur l'art roman saintongeais, prix donné par l'Académie de Saintonge

Discours de réception

Mesdames, Messieurs,

Je suis particulièrement émue de l'honneur que vous me faites en m'accueillant dans votre Académie.

Née à Angoulême, je suis restée attachée à la Charente, à son fleuve notamment, qui a formé mon identité profonde.

Jeunes mariés, mon mari et moi sommes partis vivre en Provence. Nos enfants y sont nés. Nous y sommes restés 29 ans.

Revenus nous installer sur les rives de la Charente, mon berceau familial, on nous demandait souvent, d'un air consterné, comment nous avions pu quitter Aix-en-Provence ou le Lubéron où nous avons habité. Je répondais que la Charente est aussi belle et aussi riche en patrimoine et en histoire que la Provence.

Parallèlement à mon métier d'enseignante en arts plastiques, j'ai beaucoup peint la Provence : c'est ma façon d'intégrer les lieux.

Pour répondre à ces questionneurs étonnés, j'ai eu envie de faire des livres d'aquarelles sur notre région, pour la faire mieux connaître et la faire apprécier aux Charentais eux-mêmes. Mon éditeur, François Julien-Labruyère, a voulu que j'illustre les lieux choisis, de textes d'auteurs écrits précisément sur eux.

Cela m'a fait découvrir la richesse infinie des archéologues, historiens, poètes et romanciers qui ont écrit sur nos deux Charentes. Pour *Au fil de la Charente* et *La Charente et la mer*, j'ai utilisé les textes de Sophie Apert, Denise Bélanger, André Berland, Pierre Boujut, le père de Michel, Pierre Dubourg-Novès, Jean-Claude Guillebaud, Andrée Marik. Nous avons tous la même passion de notre région et nous voulons partager cet amour avec le plus grand nombre. La diversité fait la richesse de notre groupe. Je n'imaginai pas qu'un jour, je me retrouverais parmi eux à l'Académie d'Angoumois. C'est une grande joie pour moi.

Je salue particulièrement Jean-Marie Creuzeau, académicien d'Angoumois, peintre et poète, professeur de dessin à Fresnes qui a écrit dans la collection *Dessain et tolra*, bien connue des professeurs d'Arts plastiques : *Pour une école de peinture*.

J'espère aussi vous donner satisfaction dans mon rôle modeste de secrétaire de l'Académie d'Angoumois.

Un intermède maintenant avec deux films réalisés par Jean Hay pour France 3 au moment de la parution du livre d'aquarelles *Au fil de la Charente* en 2002 et en 2004, pendant une exposition au musée Dupuy-Mestreau à Saintes, organisée autour du livre *Ma première traversée*.

Encore merci à tous.

Alain MAZERE est né en 1951 à Saint-Amant de Bonnière en Charente. Ses racines maternelles sont plantées en Angoumois depuis au moins le XVIII^e siècle dans les environs de La Rochefoucauld où ses ancêtres, maréchaux-ferrants ont pris naturellement le nom de Ferrant et ont évolué aussi naturellement à la fin du XIX^e siècle vers la médecine vétérinaire. Ancien élève de l'école Saint-Paul d'Angoulême, docteur d'Etat en Droit, auteur d'une thèse sur *la fonction du contrôle général des Armées*, Alain Mazère exerce des fonctions administratives et juridiques dans l'industrie. Marié, père de deux enfants, il vit à Saint-Cloud (Hauts-de-Seine)

La biographie qu'il a consacrée à François VI de La Rochefoucauld, *La Rochefoucauld, le duc rebelle*, publié en 2007 aux éditions Le Croît Vif, est un projet encouragé par la duchesse Edmée de La Rochefoucauld et par l'érudit Jean Marchand, bibliothécaire à l'Assemblée Nationale, qui a établi l'édition actuelle des œuvres complètes de La Rochefoucauld dans la collection La Pléiade. Alain Mazère a publié en outre *Les Grands Romantiques en Charente*, ouvrage préfacé par Bernard Baritaud, ancien enseignant, universitaire et diplomate, membre de l'Académie d'Angoumois. Son dernier ouvrage concerne la biographie de Jean Hérauld de Gourville (1625-1703) *Gourville le Magnifique, financier, diplomate, confident des puissants du Grand Siècle*, préfacé par Sixte de La Rochefoucauld, un descendant du premier maître de Gourville. Ces deux derniers livres ont été publiés aux éditions Le Croît Vif respectivement en 2008 et 2009.

Alain Mazère est aussi l'auteur d'articles dans le bulletin « *Notre Ecole* », relevant de l'association des anciens et anciennes élèves de Saint-Paul et dans les « *Etudes Locales* », la revue de la société d'histoire de La Rochefoucauld et environs.

Discours de réception

Mesdames, Messieurs,

Permettez à un amateur du XVIII^e siècle de se sentir très honoré d'être appelé à siéger dans votre compagnie qui est l'héritière de ces nombreuses académies qui florissaient au temps de Richelieu, lequel se méfiait de ces foyers d'agitation d'idées, et finit par transformer en Académie Française le cercle qui se réunissait chez Valentin Conrart. Richelieu a créé l'Académie pour régler la langue comme Louis XIV créera la cour de Versailles pour régler la noblesse.

Le cher Jacques Baudet vient de rappeler aimablement les éléments appropriés de ma biographie. J'utiliserai donc les vingt minutes qui me sont imparties à clarifier comment on arrive, dans mon cas, à se pencher, le week-end, sur l'histoire littéraire de la Charente comme d'autres font du foot ou du golf selon l'âge.

D'abord, si possible, il faut être né en Charente, y avoir vécu, y être attaché. Il faut aussi s'intéresser à la littérature charentaise.

C'est dans la bibliothèque de mes grands-parents que j'ai découvert avec curiosité la production des frères Tharaud, des trois Delamain, de Chardonne, de Fauconnier, de Claude Roy qui attirera Roger Vaillant en Charente, de François Mitterrand dont la mère recevait régulièrement Mauriac à Jarnac et qui invita l'Académie d'Angoumois à l'Elysée, de Pierre Marcilhacy qui signait Pierre Debassac, de Pierre-Jean Rémy avec *Les enfants du parc* et *Annette*, de Jean-Claude Guillebaud avec *L'accent du pays*. Mais, en réalité, la littérature proprement charentaise n'est pas mise en valeur. Il y eut pourtant la cour de Verteuil autour d'Anne de Polignac, la cour de Cognac au XVI^e siècle autour des Valois et de Clément Marot, la cour d'Angoulême au XVIII^e siècle autour de Julie d'Angennes, fille de la marquise de Rambouillet, de son époux le duc de Montausier que Molière prit comme modèle pour camper son *Misanthrope*, et de Guez de Balzac ; il y eut l'école de Barbezieux au début du XX^e siècle et aussi la Tour de Feu de Pierre Boujut où Barnard Baritaud, de l'Académie d'Angoumois, publia ses premiers poèmes; il y a aussi une « école des femmes » charentaise, qui va de Marguerite d'Angoulême à Madeleine Chapsal et à Blanche de Richemont, en passant par Mme de Verdelin, l'amie de Jean-Jacques Rousseau, Zulma Carraud, l'amie de Balzac et grand-mère de Philippe Hériat, l'auteur des *Boussardel*, Mme de Saint-Surin, Marie Gounin, Ophélie Cheminade, et il y a aussi une école du Croît Vif, du nom des éditions managées par François Julien-Labruyère, dont la ligne éditoriale est clairement la promotion de la littérature charentaise.

Toutefois, plus que la littérature charentaise, m'intéresse l'histoire littéraire de la Charente, c'est-à-dire la vie et l'œuvre des écrivains inscrites dans leur contexte historique. La littérature, c'est une expression; l'histoire littéraire, c'est l'histoire de cette expression. Il y a bien sûr une méthode que je pousse à ses limites en sollicitant les faits et les associations d'idées. Par exemple, je me souviens de la mobilisation de l'école Saint-Paul, en juin 1963, pour applaudir le général de Gaulle ; nous étions une flopée de marmots serrés, sur le trottoir de l'hôtel Mercure d'aujourd'hui, autour de la silhouette noire et élancée du chanoine Coudreau, comme dans un dessin de Sempé; ma grand-mère m'a ensuite montré son exemplaire du *Fil de l'épée* en me disant qu'il s'agissait du même personnage, lequel, le lendemain passa par la ville de La Rochefoucauld où il remarqua le mauvais état du château : que l'auteur des *Mémoires de Guerre*, de passage en Charente, demande que l'on relève les ruines du donjon de l'auteur des *Maximes*, me paraît un fait séduisant de l'histoire littéraire de la Charente. Et puis, il y a la phrase de De Gaulle : « La France est un pays chrétien dont l'histoire commence avec l'accession au trône du chef de la tribu des Francs » ; ce chef, c'est Clovis qui est venu conquérir Angoulême, évènement dont s'est fait l'historien Mgr Dagens, de l'Académie d'Angoumois, qui concélébra l'an dernier l'office funèbre de son confrère de l'Académie française, Maurice Druon, qui m'écrivit, deux mois avant sa mort, qu'il n'avait pas visité les localités charentaises qu'il cite dans le 7^{ème} tome de ses *Rois Maudits* : voici le type de rapprochements auxquels je m'amuse, et qui me paraissent offrir, même en creux, des angles originaux de l'histoire littéraire de la Charente.

Je suis très sensible aux petits matériaux de base. Par exemple au fait que la seule personne à qui Victor Hugo ait parlé lors de son passage à Angoulême, en attendant la diligence de Saintes, soit le curé de mon village, identifié par Jacques Baudet ; au fait, autre exemple, que l'on connaisse aujourd'hui les détails de l'activité agricole d'Alfred de Vigny au Main-Giraud grâce à la découverte, en 1931, d'une lettre attachée au cou de Coco, le perroquet empaillé de Mme de Vigny, lettre qui permit d'en découvrir 35 autres de Vigny à son régisseur.

Après, il faut passer à l'acte et publier pour que tout le monde en profite. Il faut parfois un déclencheur. Dans les années 80, j'étais membre de la section charentaise des amis d'Alfred de Vigny, présidée par Mme Bélanger, notre chancelière. Comme je travaillais à Paris, j'avais été invité par la présidente de l'association nationale à sa réception annuelle. Au milieu d'un salon trônait, seule assise, la duchesse Edmée de La Rochefoucauld, de l'Académie d'Angoumois. Je lui fus présenté

comme l'auteur de l'article intitulé *La tour d'ivoire charentaise d'Alfred de Vigny* paru dans le dernier bulletin de l'association. Pour alimenter la conversation, j'ajoutai : « J'écris aussi sur La Rochefoucauld. » C'était parti. Elle ne m'a plus lâché. Elle téléphonait pour savoir où j'en étais, pour m'encourager. Elle rameuta Jean Marchand, érudit qui a établi l'édition des *Œuvres complètes* de La Rochefoucauld dans la bibliothèque de la Pléiade. J'étais cerné... J'ai été obligé de rédiger à grande vitesse les premiers chapitres de la biographie, que je lui ai adressés, qu'elle a transmis à un éditeur, qui lui a répondu qu'il jugerait sur un manuscrit plus abouti. Malheureusement, j'ai eu d'autres priorités à l'époque et Edmée était décédée depuis quelques années lorsque j'ai enfin publié la monographie du plus illustre des écrivains charentais.

En écrivant sur La Rochefoucauld, j'ai rencontré Alfred de Vigny qui voulait ressusciter un usage selon lequel le seigneur de Blanzac devait offrir annuellement un anneau d'or au duc de La Rochefoucauld ; Alexandre Dumas qui emprunta aux *Mémoires* de La Rochefoucauld l'épisode des ferrets de diamants des *Trois mousquetaires* ; Honoré de Balzac qui fait naître Eugène de Rastignac à Verteuil. Je m'apprêtais à rédiger un article sur cette coïncidence lorsque je me suis aperçu que le point commun entre ces trois romantiques était moins La Rochefoucauld que la Charente. Et, en regardant de plus près, j'ai constaté que tous les grands romantiques étaient passés par la Charente. Je les répartis en deux catégories, selon qu'ils considèrent la Charente, soit comme une terre d'inspiration littéraire (Balzac et ses *Illusions perdues*, Vigny et ses *Destinées*) ou politique (Vigny, Dupont de l'Étang, l'abbé Michon), soit comme l'axe routier obligé vers l'Espagne. Pourquoi l'Espagne ? A cause des guerres de Napoléon et de Louis XVIII : George Sand, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Eugène Sue. A cause de la mode romantique pour l'Espagne qu'incarnent *Carmen* et *Hernani* ; tout un train d'écrivains ont pris le chemin de la péninsule à la suite du marquis de Custine en 1830. A cause du tourisme : Théophile Gautier, Stendhal, Victor Hugo, Gustave Flaubert. Ou pour d'autres raisons : Dumas qui allait couvrir le mariage d'un fils de Louis-Philippe avec l'Infante d'Espagne, Michelet qui a partagé la chambre avec les rats, Mérimée dont son biographe Xavier Darcos raconte que son cheval faillit le faire chuter plusieurs fois dans la Charente, Eugénie de Montijo à qui un prêtre prédit, au château de Cognac, un avenir d'impératrice, et même le futur Napoléon III pour qui fut donné un grand bal à Angoulême.

J'ai pensé qu'il y avait là matière à un petit essai divertissant sur l'histoire littéraire de la Charente pendant le demi-siècle du romantisme,

soit de 1800 à 1850 et j'en ai tiré *Grands romantiques en Charente*.

Toujours en travaillant sur La Rochefoucauld, pendant la Fronde, j'ai en outre rencontré son fidèle *Gourville le magnifique* qui fait entrer La Bruyère et Voltaire dans l'histoire littéraire de la Charente, et j'ai aussi rencontré le duc de Montausier (du nom de vieux fief du Petit-Angoumois, une enclave en Saintonge), grand serviteur de l'Etat et des Lettres, sur lequel je travaille, avec l'intention de mentionner, grâce à vous, en 4^{ème} de couverture, à la fin de l'alinéa biographique sur l'auteur : « Membre de l'Académie d'Angoumois ».

Je vous remercie.

Samedi 30 octobre 2010

Hôtel Mercure

1, place des Halles

Angoulême

Cognac, ma vie, ma ville

par Francis Hardy

ancien député-maire de Cognac

(résumé de la communication)

Né en 1923 à Cognac, Francis Hardy a été un acteur majeur de la vie politique charentaise. Dans un livre publié aux éditions Le Croît Vif, il raconte pour la première fois son parcours personnel : sa jeunesse et sa passion pour le sport (rugby surtout mais aussi l'escrime et le vélo), pour le scoutisme aussi, sa vie de jeune père de famille et ses activités dans le négoce familial de cognac, sa volonté de participer aux événements de son temps et ses engagements en politique qui l'ont conduit à être pendant 22 ans maire de Cognac, 12 ans au Conseil Général de la Charente, 10 ans à l'Assemblée Nationale et 17 ans au Conseil Régional de Poitou-Charentes. C'est ainsi qu'il a rencontré diverses personnalités ; citons entre autres Félix Gaillard, Georges Chavanes, Pierre-Rémy Houssin, François Mitterrand, Jacques Chirac ou encore la reine-mère d'Angleterre ! Il s'est ainsi livré sans complaisance ni faiblesse à un inventaire de ses années politiques en revenant sur les grands projets qu'il a suscités dans sa ville. Au total un homme ayant réussi à identifier sa vie à sa ville. En filigrane de son livre et de son exposé, c'est aussi l'histoire de Cognac et plus largement du pays charentais pour ces cinquante dernières années.

« Ce fut long et ça s'est fait par petits brins, a-t-il dit dans une interview à la Charente Libre (21 mai 2010). J'avais peur de parler de moi. Quand on écrit sur soi, soit c'est de la fausse modestie et on fait du clown, soit on se vante. Redoutant l'un comme l'autre, il a su pourtant éviter les écueils. L'ancien élu aurait pu publier un pavé. Il s'est contenté d'un ouvrage de moins de 200 pages. « Quand l'écriture est presque une souffrance, qu'on n'est pas Victor Hugo et qu'on est un peu paresseux, ça suffit. »

« Sans la guerre, il n'y aurait pas eu d'engagement politique. Le reste aussi est venu par hasard. On ne dirige pas toujours sa vie ». Etre maire de Cognac a été le mandat qui a le plus marqué l'enfant de Cognac qu'a été Francis Hardy. Il n'y a rien qui lui fasse plus plaisir quand il rencontre quelqu'un dans la rue en l'appelant « Monsieur le Maire ». « C'est le mandat le plus passionnant. Au moins, on fait du concret, on est entouré d'une équipe ». Le concret, c'est entre autres le golf de Saint-Brice, la place François Ier. Y a-t-il chez lui du chauvinisme ? « Je veux bien

être chauvin pour Cognac. C'est une ville dont on peut être fier. Elle s'est fait un nom sur le travail des gens... C'était une autre époque. C'était du paternalisme peut-être mais combien de gens voudraient revenir à cette époque... »

Les anecdotes sont nombreuses telles que l'expédition en vélo à Lourdes avec l'équipe de rugby de Cognac ou la rencontre inopinée à Cognac avec la reine-mère d'Angleterre et la réception officielle improvisée avec cette ancienne souveraine du British Empire. Il y a eu aussi des souffrances comme la mort accidentelle d'un jeune fils. C'est ainsi que certaines évocations de souvenirs heureux ou malheureux ont été exprimées parfois avec émotion.

Comme Cincinnatus, il a décidé en 2001, à 78 ans, de renoncer à tout mandat électif et au pouvoir pour mieux se consacrer à « l'art d'être grand-père » selon l'expression de Victor Hugo.

Samedi 27 novembre 2010
Hôtel Mercure
1, place des Halles
Angoulême

Les officiers charentais de Napoléon Destins de braves

par Stéphane Calvet
professeur d'histoire et géographie
au lycée Guez de Balzac à Angoulême

(résumé de la communication)

Cet exposé fait suite à la thèse de doctorat soutenue par Stéphane Calvet à l'université d'Avignon sous la direction de Nathalie Petiteau, le 10 février 2009, avec pour titre d'origine : *Les officiers charentais de la Grande Armée. La gloire, la reconnaissance et le rang dans la France du XIXe siècle*. En prenant pour champ d'études les officiers de la Grande Armée, natifs du département de la Charente, pays réputé pour son bonapartisme, son étude dresse un portrait bien différent de celui de la légende napoléonienne. Après un dépouillement de 4000 documents conservés tant dans les archives départementales de la Charente qu'au Service Historique de la Défense, il a replacé ces individus au cœur des batailles qui, après 1815, ont laissé des traces durables et profondes. Par la découverte et l'exploitation de lettres et de carnets de route jusqu'alors inédits, il montre aussi que les officiers de Napoléon, formant un monde hétérogène, ont par ailleurs tempéré leur enthousiasme au moment des Cent-Jours. Mais cette passionnante étude ne s'arrête pas au soir du 18 juin 1815. Elle suit, bien au contraire, les survivants de cette épopée dans la première moitié du XIXe siècle lorsque ceux-ci, en quête de reconnaissance et soucieux de conserver un rang acquis sur les champs de bataille de l'Europe, entreprennent d'innombrables démarches pour intégrer le monde restreint des élites. Cette étude permet ainsi de suivre les vétérans non seulement en Charente mais aussi à travers le territoire hexagonal que certains sont obligés de sillonner pour retrouver une position conforme au rang que leur a octroyé leur grade. En reconstituant, à différentes échelles, ces parcours de vie qui s'achèvent parfois sous la IIIe République, la recherche de Stéphane Calvet, par une approche à la fois sociale, culturelle et politique, enrichit indéniablement l'histoire du XIXe siècle en embrassant autant l'histoire des élites que celle des masses intermédiaires et populaires.

Stéphane Calvet a publié :

Les officiers charentais de Napoléon. Destins de braves aux éditions Les Indes Savantes. Rivages des Xantons. Université d'Avignon. 2010

*Dictionnaire biographique des officiers charentais
sous l'Empire.*

En préparation : *une histoire de la Charente sous
l'Empire.*

Sommaire :

La Bastie d'Urfé et l'Astrée
par Pierre Dubourg-Noves
Samedi 8 février 2010

Assemblée générale annuelle
Hommage à Pierre-Jean Rémy
Intronisation de trois nouveaux membres
- Sophie Apert
- Christiane Massonnet
- Alain Mazère
Samedi 22 mai 2010

Cognac, ma vie, ma ville
par Francis Hardy
Samedi 30 octobre 2010

Les officiers charentais de Napoléon
Destins de braves
par Stéphane Calvet
Samedi 27 novembre 2011

Académie d'Angoumois

Année 2011

« Tous charentais d'origine ou assimilés comme tels, par alliance ou par titre et dignité, ayant publié des œuvres, soit par édition, soit par presse ». Une séance de réception de trois de ses membres a eu lieu le samedi 22 mai 2010. A ce jour, Denise Bélanger et Andrée Marik sont membres fondateurs (1964)

L'Académie d'Angoumois fonctionne grâce aux cotisations de ses membres.

Titulaires : 25 euros. Elle compte également près de quatre-vingt membres auditeurs. Leur cotisation est de : 15 euros par an, 20 euros par couple, et leur permet l'accès gratuit aux quatre ou cinq séances culturelles présentées au cours de l'année.

Les personnes intéressées mais n'ayant pas payé leur cotisation annuelle doivent s'acquitter d'une participation de 5 euros pour assister à une séance.

Un bulletin annuel résumant ses activités est remis à tous nos membres à jour de leur cotisation.

Merci de votre fidélité et de votre générosité.

(CCP ACADEMIE D'ANGOUMOIS
n° 4055.91 D BORDEAUX

SEANCES DE L'ANNEE

ACADEMIE D'ANGOUMOIS

En cette fin d'année 2011, l'Académie d'Angoumois compte 16 membres titulaires et 5 membres honoraires.

Chancelier	: Jacques BAUDET
Secrétaire	: Christiane MASSONNET
Trésorier	: François PAIRAULT
Membres titulaires :	Sophie APERT Bernard BARITAUD Denise BELANGER André BERLAND Gilles BERNARD Jean-Marie CREUZEAU Mgr Claude DAGENS Michel DAVID Pierre DUBOURG-NOVES Jean-Claude GUILLEBAUD Alain LANGE Alain MAZERE Jean-Marie SOYEZ
Membres honoraires	Michel BELANGER Jean-Louis BONNEMAIN Francine DUCLUZEAU Guy HONTARREDE Andrée MARIK

Samedi 22 janvier 2011
Hôtel Mercure
Place des Halles Angoulême

**Le parlanjhe saintongeais
Le parler saintongeais et l'identité charentaise.**

par Mme Maryse Guédeau

(résumé de la communication)

Maryse Guédeau a été longtemps journaliste de la presse professionnelle parisienne, spécialiste du Parlement, des collectivités locales et des problèmes agricoles. Elle a été rédactrice en chef de « la Lettre de décentralisation » de 1984 à 1992 puis attachée de presse auprès de l'institut pour le développement forestier de 1992 à 1995.

Désirant retrouver ses racines charentaises à Saint-Hilaire de Villefranche (17), elle y crée en 1997 une revue *Xaintonge, le jhornaun d'aus Charentais*, dédié à la ruralité charentaise et à ses traditions, tirant à 8000 exemplaires, pour constituer un bon exemple de publication culturelle régionale grand public !

Accompagnée de François Léger, directeur de la revue *Xaintonge* et de Jean-Michel Hermant, elle a commencé à nous parler du « patois charentais » qui est un trait d'union entre des villes parfois rivales : La Rochelle, Cognac et Angoulême, sur un terroir s'étendant des confins de la Vendée au Nord aux portes de Blaye et à l'estuaire de la Gironde au sud, du littoral Atlantique à l'ouest, sur des sols calcaires aux contreforts granitiques du Massif Central où commence celui de la langue d'oc. C'est ainsi que le département de la Charente se trouve partagée par une ligne invisible allant du nord, aux environs de Confolens au sud près de Chalais et Aubeterre, séparant les parlers d'oïl à l'ouest de ceux de langue d'oc à l'est.

Des auteurs par le passé ont laissé des écrits sur le patois saintongeais. Georges Musset (1844-1928) a distingué trois sortes de mots (parmi 30 000 mots) : ceux issus du vieux français, ceux plus saintongeais et enfin d'autres plus typiques, en fait des mots français déformés. On trouve d'autres érudits patoisants comme Marcel Pellisson (1849-1934) qui a collaboré aux trois volumes du *Glossaire des patois d'Aunis et de la Saintonge* de Georges Musset. Raymond Doussinet (1899-1978), instituteur à Bréville de 1922 à 1954, a été un « mainteneur » du patois avec son livre paru en 1958 *Le patois savoureux de Saintonge* puis d'une anthologie du parler saintongeais avec le *Paysan saintongeais dans ses bords* paru en 1963, *Les travaux et les jeux en vieille Saintonge*, paru en 1967 et surtout avec la *Grammaire saintongaise* parue en 1971.

Le dernier dictionnaire de patois saintongeais datait d'un siècle. Evidemment, il était truffé de mots issus de l'agriculture, du monde paysan, qui ne sont plus utilisés aujourd'hui, ni en patois, ni en français d'ailleurs. Aussi a-t-elle décidé de constituer un lexique plus approfondi et tenant compte des recherches linguistiques en la matière. Le travail a duré sept ans. Il a en partie ralenti la sortie des numéros de *Xaintonge* pour se terminer l'été passé avec la parution du dernier livret (T,U,V,X,Y,Z)

Des gens comme Frédéric Mistral et Charles Maurras, plus tard, par convictions royalistes, ont encouragé les langues régionales pour s'opposer au français de Paris et au-delà à « la France une et indivisible », notion issue de la Révolution française, entretenue par l'école et le service militaire. Les curés, souvent monarchistes au XIXe siècle, aimaient à prêcher en langue régionale. Il est intéressant de constater aujourd'hui que ce mouvement de non-conformisme linguistique est repris par une certaine gauche devenue militante à son tour en faveur des langues régionales.

Ces divers mouvements ont abouti à vouloir rassembler en « Occitanie » (qui n'a jamais existé) les parlers gascons, auvergnats, limousins, provençaux alors que s'il y a racines communes, ce sont des parlers fort différents ; de même à la notion d'un soi-disant dialecte « poitevin-saintongeais »... Une « invention » contre laquelle Maryse Guédeau a « ferrailé » allant jusqu'à demander l'arbitrage de la Délégation de la langue française et des langues de France, au ministère de la Culture, et obtenir gain de cause avec la distinction bien nette entre un parler poitevin et un parler saintongeais. Pour elle, cette volonté de mêler Pictons et Saintongeais correspond à « une région qui cherche à s'asseoir sur des bases historiques. Ce qui est difficile, car elle n'en a aucune ». Les tenants du « poitevin-saintongeais » continuent à lui garder une rancune tenace et le débat est loin d'être clos !

Pour Maryse Guédeau, le parler francophone du Québec a des racines saintongaises. Ainsi *asteur* (maintenant), *s'accoter* (aux comptoirs des bars), *accroire*, *achalander*, « *agace-pissette* » (aguicheuse), *barrer* (pour fermer) *la porte*, *tirer* (pour éteindre) *la lumière*, *ce n'est pas écartable*, *écrabouiller* (pour détruire), *ébouiller* pour faire tomber), *jaser* (pour parler), *les poules pigossent* (picorent), *licher* (lécher), *le liche-piat* (le lèche-plat), *la picote* (petite vérole), etc.

Maryse Guédeau s'oppose aussi à l'orthographe alambiquée imaginée par des linguistes. « *Qu'on laisse le patois mourir. Mais qu'on ne le fasse pas mourir plus vite avec une orthographe de fou ! Car on sait très bien que ça va mourir.* » Cependant elle aimerait que la langue française absorbe certains mots du patois qui le méritent comme *goule* plus joli que *gueule*.

Samedi 14 mai 2011

Société Archéologique et Historique de la Charente
44, rue de Montmoreau
Angoulême

Le cognac et la littérature

par M. François Julien-Labruyère

(résumé de la communication)

Pour la première fois dans la longue histoire du cognac, un livre, *Cognac story*, de François Julien-Labruyère, lui est consacré mettant l'accent sur les différentes façons de le boire, donc sur les évolutions d'image et de statut social qu'il génère. D'où ce nom de « story » donné à ce texte, parce que son sens est multiforme, passant de l'histoire au récit, de la littérature à la publicité et de l'anecdote la plus légère aux légendes les plus mensongères. Il s'agit donc d'une histoire culturelle au sens le plus authentique du terme, consacrée au symbole charentais le plus universellement connu, au point que partout dans le monde on dit « Cognac country » pour parler de la région...

En dépit des lauriers que la profession se décerne chaque année à propos des ventes de cognac, la situation actuelle de l'eau-de-vie charentaise est paradoxale : ses résultats n'ont jamais été aussi bons mais elle se situe en dernière position parmi les grands spiritueux, après les avoir longtemps dominés. Le cognac va bien ? Le cognac va mal ? Quelle est son histoire ? Comment son image évolue-t-elle ? De quoi dépend sa consommation ? Effets de mode, changements de mentalité ? Pour y répondre, François Julien-Labruyère a fait appel aux observateurs de la vie quotidienne les plus légitimes qui soient : les romanciers.

Tout commence au XVIIe siècle lorsque les bourgeois hollandais instaurent la tradition d'offrir à leurs nouveaux-nés une coupe en argent ciselé qu'ils appellent *brandenwijnkom*, le bol à brandy. Il s'agit pour eux de protéger leurs enfants des fièvres en leur faisant boire des grogs mêlant un peu d'eau-de-vie à de l'eau bouillie encore chaude, assaisonnée de raisins secs et de sucre roux. Cette vocation première de médicament se transforme graduellement en plaisir de dégustation. Le cognac se met alors à dénoter des styles de vie. A la façon d'un objet culturel. D'où son succès littéraire à travers les siècles... Du cognac-médicament au hip-hop, l'histoire du cognac se montre en effet d'une richesse extrême.

Quand les propriétaires anglais se mettent à l'utiliser pour fabriquer les liqueurs des fruits de leurs vergers, il accompagne l'art du jardin en train de bouleverser les sensibilités européennes ; quand les officiers de l'armée des Indes l'allongent en brandy-pawnee, c'est-à-dire à l'eau, il devient

symbole de l'Empire au même titre que ses uniformes rouges ; quand Théophile Gautier ou Gustave Courbet et leurs amis se retrouvent pour une fête autour d'un grand punch aux flammes bleutées, il exprime un modèle bohème destiné à faire hurler le bourgeois ; quand les clubs de Pall Mall en font des délices de leurs tables de jeu, il témoigne des splendeurs cauteleuses de l'Angleterre victorienne ; quand son carafon trône dans une cave à liqueurs, que cela soit chez le grand-père du narrateur de *La recherche du temps perdu* ou chez le capitaine de district de *La Marche de Radetsky*, il devient l'emblème du salon bourgeois ; quand Ernst Jünger organise sorties de tranchées pour le récupérer dans les rangs français, il figure l' inanité de toutes les guerres ; quand le couple de Tanizaki dans *La Clef* s'y soûle avant l'amour, il incarne le dérèglement et le fantasme de tout passage à l'acte ; quand les cadres supérieurs japonais se réunissent autour de lui pour améliorer le rendement, il caricature la bulle psychosociologique qui saisit un pays vaincu militairement et apparemment vainqueur économiquement, et quand les night clubs afro-américains le « rappent » avec frénésie, il type une communauté, sa façon d'être et sa volonté de reconnaissance sociale...

Remontant au premier verre de cognac de la littérature mondiale, c'est toute la vie de ce héros, le cognac, encensé ou malmené, souvent incompris, qui défile dans les pages de *Cognac Story*. Comme un miroir, François Julien-Labruyère révèle toutes les facettes de l'image du cognac, celle perçue par le consommateur et celle distillée par les publicités du négoce. L'auteur replace le cognac en son marché et dans son histoire, n'hésitant pas à démythifier les légendes qui, localement, en sont nées.

En définitive, une lecture passionnante d'histoire culturelle : du cognac-médicament des premiers temps au hip-hop d'aujourd'hui, en passant par les orgies romantiques, les dandys anglais, l'apparition du salon bourgeois, le drame du phylloxéra, les deux guerres mondiales, la prohibition américaine, la concentration du négoce, les affiches Belle Epoque ou encore ces grands amateurs de cognac qu'étaient le bon Mr Pickwick, les frères Karamazov ou Scarlett O'Hara, sans oublier l'irrésistible ascension du whisky et de la vodka... Le cognac, en effet, n'est jamais seul dans cette « story » : il domine d'abord l'ensemble de ses concurrents pour ensuite se laisser distancer par eux, tant en image qu'en charentaise peut enfin espérer trouver un équilibre de long terme.

Au total, une étude riche de références littéraires, sociologiques, économiques avec divers outils de recherche simples (index, répertoires, bibliographie, tableaux statistiques) : une véritable encyclopédie historique du cognac, comme eau-de-vie analysée dans son marché, par rapport à ses

concurrents et par rapport à celles et ceux qui, à travers le monde, en sont les consommateurs.

Avec ce livre, on apprend beaucoup sur l'histoire d'un alcool découronné cherchant à rétablir son rang... ou comment un verre de cognac peut résumer l'évolution des mœurs du XVIIIe siècle à nos jours.

Samedi 4 juin 2011
Hôtel Mercure
1, place des Halles
Angoulême

Hommage à Pauline Reverchon

Conservateur honoraire du musée et de la bibliothèque municipale de Cognac, chevalier de l'ordre national du Mérite, officier de l'ordre des Palmes académiques, chevalier dans l'ordre des Arts et Lettres, membre de l'Académie de Saintonge (depuis 1972) et de l'Académie d'Angoumois (depuis 1994), vice-présidente de l'Institut d'histoire et d'archéologie de Cognac et du Cognaçais (depuis 1983), Pauline Reverchon est décédée le mercredi 11 mai 2011. Ses obsèques religieuses ont eu lieu le samedi 14 mai 2011 en l'église Saint-Léger de Cognac en présence de M. le maire de Cognac, assisté de plusieurs conseillers municipaux, de diverses personnalités culturelles comme Mmes Bussac et Rolin, conservateurs du musée d'Angoulême et de Jacques Baudet, pour l'Académie d'Angoumois.

« *C'était une figure immense de la vie culturelle cognaçaise* a témoigné M. Gérard Jouannet, maire-adjoint à la culture. *Dans les années 1965 à 1985, avant la génération des René Marion et Michel Rolland, c'était elle l'actrice incontournable, le phare de la culture.* »

Originaire de Nancy, en Meurthe-et-Moselle, mais d'origine charentaise par sa mère, Pauline Reverchon était née en 1924. Son premier poste a été au musée des beaux-arts d'Angoulême. Nommée officiellement en 1953, juste après avoir terminé l'école du Louvre, option histoire de l'art, elle en devient la première conservatrice professionnelle, succédant au sculpteur Emile Peyronnet auprès de qui elle avait travaillé comme assistante durant ses études. Elle est restée à Angoulême seulement deux ans et c'est en 1956, à l'âge de 32 ans qu'elle est arrivée à Cognac, en qualité de toute première conservatrice professionnelle du musée municipal. « *Jusqu'alors, c'était un adjoint au maire qui s'en chargeait tant bien que mal. Le musée était d'ailleurs resté fermé de 1940 à 1948. Pauline Reverchon a eu pour mission de le structurer.* » Avec son sens du « service public » et sa forte personnalité, la conservatrice, ancienne élève de l'École du Louvre, est parvenue à mener à bien sa mission.

Dans les années 1960, elle s'est attelée à développer le volet ethnographique du lieu culturel, autour de l'industrie du cognac, posant là les prémices du futur musée des arts du cognac ou MACO. Le sous-sol est inauguré en 1981, huit ans avant sa retraite. Entre temps, toujours soucieuse de partager le savoir, elle organise 170 expositions temporaires en 33 ans d'exercice, contribuant ainsi à faire connaître le musée et en augmenter la

fréquentation. « *En 1989, nous avons atteint le chiffre record de 40 000 visiteurs qui nous laisse encore rêveurs aujourd'hui, se souvient Gérard Jouannet. Il ne faut pas oublier que Pauline Reverchon a été aussi la directrice de la bibliothèque municipale jusqu'en 1989. C'est à elle que l'on doit son développement et la mise en place du fonds jeunesse. Elle avait aussi participé au projet du nouveau site informatique qu'elle ne dirigera jamais.* »

La retraite, Pauline Reverchon ne l'avait effectivement prise qu'il y a une dizaine d'années. Cette personnalité qui faisait toujours autorité était restée longtemps impliquée dans les cercles érudits. On lui doit la publication de nombreux articles relatifs à l'histoire et aux Beaux-Arts et des conférences sur les peintres. Elle a collaboré à divers ouvrages régionaux dont en particulier celui coordonné par Gérard Aubisse *Les peintres en Poitou, Charentes, Vendée, XIXe, XXe siècles*, de nombreux catalogues d'exposition et plusieurs études sur l'histoire de Cognac, publiées soit chez SAEP *Cognac*, un livre-album (1973), soit aux Editions latines : *Cognac* (1985), *Au pays de Cognac* (1990). Aux éditions du Croît Vif, elle a participé à plusieurs livres collectifs : *Charente fleuve et symbole*, *Grands Charentais*, *Histoire des protestants charentais* et surtout le *Dictionnaire biographique des Charentais* pour lequel elle a assuré la grande majorité des notices de peintres et sculpteurs. « *Un auteur idéal, précis, concis, bout-en-train en réunion et toujours la première à rendre sa copie. Qui plus est, elle était la meilleure iconographe de son temps, une perle pour un éditeur, sachant dénicher les illustrations inédites et surtout négocier leur prix avec talent* », selon François Julien-Labruyère, directeur des Editions Le Croît Vif.

« *Le souvenir le plus cher que je garde d'elle*, ajoute François Julien-Labruyère, *est celui d'une Pauline jeune et belle, symbolisant l'enthousiasme de l'après-guerre. Son profil apparaissait sur un bas-relief d'Emile Peyronnet destiné au monument aux morts de Ruelle. Il représentait La Charente brisant ses chaînes ; malheureusement, suite à une décision pour le moins regrettable de la municipalité, le bas-relief a été détruit. Il n'en reste qu'une photo reproduite dans le Dictionnaire biographique des Charentais. Un jour, je lui ai posé la question de savoir si elle avait été résistante. Elle m'a souri, n'a pas démenti et m'a répondu d'un ton modeste : « il y a ceux qui y ont participé et qui ne s'en vantent pas, il y a ceux plus nombreux qui y sont venus sur le tard et ont cherché à s'y encarter pour quelque décoration... Vous savez, j'avais un grand-père anglais, je l'adorais. » C'était tout elle, trouvant son charme dans la discrétion dont elle savait entourer son personnage en même temps que*

l'humour quasi britannique avec lequel elle lui donnait ses couleurs. »

Conférence :

Les templiers en Charente

par M. Jacques Baudet
Chancelier de l'Académie d'Angoumois

(résumé de la communication)

De nombreuses commanderies des Templiers ont existé en Charente, aux côtés de celles des Hospitaliers, en relation aussi avec les chemins vers Saint-Jacques de Compostelle. L'une des plus connues est la chapelle de Cressac, près de Blanzac, qui a conservé des peintures murales évoquant des combats des Chevaliers du Temple en Terre Sainte.

Dans une première partie de son exposé, M. Jacques Baudet a évoqué l'histoire de l'Ordre du Temple, de sa fondation en 1119 à Jérusalem jusqu'à sa fin tragique en 1314 sur l'ordre du roi Philippe IV le Bel et du pape Clément V.

Dans la seconde partie de son exposé, à l'aide d'images projetées sur écran, des églises ayant appartenu aux moines-soldats du Temple en Angoumois ont été présentées : Cressac, Petit-Madieu et Grand-Madieu, Vouthon, Malleyrand, etc. Au total, une architecture simple, volontairement dépouillée de toute ornementation ostentatoire, comme dans l'architecture cistercienne, mais bien souvent harmonieuse et élégante.

Samedi 24 septembre 2011
Société Archéologique et Historique
de la Charente
44, rue de Montmoreau
Angoulême

Julie d'Angennes et Charles de Montausier ou La guirlande du Grande Siècle

par M. Alain Mazère
membre de l'Académie d'Angoumois

(résumé de la communication)

M. Alain Mazère est né en 1951 à Saint-Amant de Bonniere (Charente). Docteur d'Etat en droit, il exerce des fonctions administratives et juridiques dans l'industrie. Membre de l'Académie d'Angoumois (intrônisé le 22 mai 2010), il est l'auteur aux éditions Le Croît Vif de *La Rochefoucauld, le duc rebelle* (2007), *Grands romantiques en Charente* (2008) et *Gourville le magnifique* (2009). Il a publié récemment en mars 2011 aux éditions Le Croît Vif *Julie d'Angennes et Charles de Montausier ou La Guirlande du Grand Siècle*. Sa conférence à l'Académie d'Angoumois a permis à la fois la présentation de son livre et la dédicace pour les auditeurs qui ont acheté son livre.

« Beaucoup de courage, d'esprit et de lettres, une vertu hérissée et des mœurs antiques firent de Montausier un homme extraordinaire ». Ainsi le duc de Saint-Simon dépeint-il Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, né en 1610 au château de Montausier, aux confins de la Saintonge et de l'Angoumois, inhumé aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques, à Paris, quatre-vingt s plus tard, à côté de sa femme.

Cavalier de belle prestance mais de caractère difficile, Montausier tressa, pendant treize ans une *Guirlande* de poèmes pour la fille de la marquise de Rambouillet, Julie d'Angennes, avant de l'épouser. Fidèle serviteur de la monarchie, il fut récompensé par les gouvernements militaires entre autres de Saintonge et d'Angoumois. Familier du salon de Melle de Scudéry, son intransigeance et son franc-parler inspirèrent à Molière le personnage du *Misanthrope*.

La carrière de Montausier est indissociable de celle de son épouse : alors qu'il se voit chargé de l'éducation du Dauphin, Julie d'Angennes devient gouvernante des Enfants de France et première dame d'honneur de la Reine; on lui reproche son rôle d'entremetteuse des liaisons amoureuses du roi avec Louise de La Vallière puis avec Françoise de Tonnay-Charente et de Mortemart, marquise de Montespan.

La biographie de ce couple en vue, mêlé à tous les événements du royaume, est l'occasion de parcourir deux versants du XVIIe siècle : la

frivolité de l'hôtel de Rambouillet et la complexité de la cour, ainsi que leur ligne de crête : les guerres civiles de la Fronde vécues depuis le château d'Angoulême.

Samedi 19 novembre 2011
Hôtel Mercure
1, place des Halles
Angoulême

**Jean-Louis Guez de Balzac, l'amour des lettres,
la politique, la religion**

Evêque d'Angoulême
De l'Académie Française
De l'Académie d'Angoumois

**I – DES RAISONS D'ÉVOQUER JEAN-LOUIS
GUEZ DE BALZAC**

J'ai des raisons simples et évidentes d'évoquer parmi vous la figure de cet homme nommé Jean-Louis Guez de Balzac.

La première raison est qu'il est de chez nous, né en 1597 et mort en 1654, à Angoulême, et profondément et même passionnément attaché à ce domaine vaste et beau au bord de la Charente, où il aura vécu les plus longues années de sa vie, et en particulier les dernières, de 1636 à 1654, avec l'impression, comme il l'a confié lui-même, de commencer vraiment à vivre, après des années troublées et éprouvantes passées à Paris. Comme il l'écrivait à son ami Chapelain, en évoquant « *la résolution qu'il m'a fallu prendre pour commencer à vivre, après avoir été 40 ans au monde, sans avoir vescu.* » Et ces paroles en disent long sur le paradoxe étrange qui me semble constitutif de sa personnalité.

J'ai aussi une autre raison d'accomplir aujourd'hui cet acte de mémoire, en tant que membre de l'Académie d'Angoumois appelé il y a trois ans à devenir membre de l'Académie française. Comme on le sait, Jean-Louis Guez de Balzac fut un des premiers membres de cette illustre compagnie, à l'heure où elle se constituait sous l'égide du cardinal de Richelieu qui le connaissait. Il y était nommé au 28^e fauteuil, qui est aujourd'hui celui du romancier et ancien ambassadeur Jean-Christophe Rufin, après avoir été celui d'Henri Troyat. Mais, là encore, un paradoxe s'impose : il semble bien que Guez de Balzac ne soit presque jamais venu à l'Académie française, sinon peut-être une fois en 1636, pour n'y plus revenir puisqu'il s'est retiré en Charente.

Il y a donc chez cet homme célèbre en son temps comme un mystère, quelque chose qui nous échappe et qui pourtant se trouve au cœur même de

son existence. C'est ce mystère que je voudrais non pas comprendre, mais cerner, en cherchant à en détecter les traces ou les reliefs, en faisant apparaître précisément ces aspects contradictoires qui se manifestent tout au long de son existence d'abord très mouvementée, puis étonnamment retirée et méditative.

Voici ces paradoxes qui donnent à réfléchir sur cet homme qui demeure largement oublié, peut-être en raison même de ce mystère ou de cette énigme.

- Cet homme de lettres qui a été intensément mêlé au monde a cherché à fuir le monde.

- Cet homme de culture a déserté l'Académie française.

Où se trouvent donc ses raisons de vivre, de penser et d'écrire ? À quels titres est-il digne de laisser son nom dans l'histoire ? Je répondrai sans hésiter en désignant ce qui me semble l'essentiel.

- Cet « intellectuel » est d'abord un penseur et un moraliste du pouvoir politique au temps de la monarchie qui s'affirme.

- Ce lettré, cet humaniste était aussi un croyant, qui n'a pas cessé de scruter le mystère de Dieu.

II – UN HOMME INTENSÉMENT MÊLÉ AU MONDE ET FUYANT LE MONDE

1. Il faut ici, d'emblée, renoncer à une image d'Épinal qui a la vie dure. On imagine parfois le XVII^e siècle comme une époque d'ordre, comme si le règne de Louis XIV, tel qu'on l'imagine, en était la figure exclusive.

Cela ne correspond pas du tout à la réalité : la première moitié de ce siècle est jalonnée de violences, d'intrigues, d'affrontements terribles, au cœur même des groupes qui exercent le pouvoir politique. La mort d'Henri IV, assassiné par Ravaillac, en 1610, a été suivie par des tensions extrêmes, alors que la Régente Marie de Médicis cherche à imposer son autorité, durant la minorité de son fils, le jeune Louis XIII, et cette reine venue de Florence s'appuie sur le couple des Concini, ce fameux Maréchal d'Ancre et sa femme, en se confiant aussi au jeune évêque de Luçon, devenu cardinal de Richelieu, qui intrigue avec une

intelligence très subtile pour prendre sa place dans ce réseau complexe.

Jean-Louis Guez de Balzac a été étroitement mêlé à ces épisodes où se joue l'avenir du pouvoir royal, en particulier en mai 1619, lorsque la Régente Marie de Médicis, exilée par son fils au château de Blois, s'est enfuie et s'est réfugiée à Angoulême, sous la protection du duc d'Épernon, qui était lui-même lié à la famille Guez de Balzac.

Et pendant quelques semaines, en 1619, Angoulême est devenu comme le centre de l'opposition politique au jeune roi Louis XIII, les nobles saisissant ces querelles royales pour affirmer leur indépendance. Guez de Balzac a rencontré alors personnellement Richelieu qui ne l'a pas oublié et qu'il retrouvera à Paris. Il a approché Marie de Médicis. Il a servi de secrétaire à plusieurs des acteurs de cette intrigue violente, et notamment au Garde des sceaux Guillaume Du Vair.

L'homme de lettres fait penser alors à ces écrivains qui, à d'autres époques, mettent leurs talents d'écriture au service des combats politiques, comme le fera Voltaire au XVIII^e siècle, Émile Zola au XIX^e siècle, et au XX^e siècle, André Malraux, pour ne rien dire de Bernard-Henri Lévy.

Le jeune Guez de Balzac a sans doute été fasciné par ce monde où les passions se déchaînaient, mais où lui avait la liberté d'exercer sa raison et de composer des lettres qui cherchaient à mettre un peu d'ordre dans ces désordres inséparablement personnels et politiques.

2. Quelques années plus tard, en 1624, après un séjour à Rome dont j'aurai à reparler, l'écrivain est fier de rejoindre Paris et d'y publier un recueil très substantiel de ses *Lettres*, qui va être aussitôt salué comme un chef d'œuvre de la prose française. Et, parmi ces éloges, figure une lettre en latin adressée à Balzac par un certain Descartes, ce philosophe encore peu connu.

Le prestige de Balzac tient certainement à son art de rivaliser avec les écrivains de l'Antiquité, de Cicéron à Sénèque, en montrant que la langue française se prêle, autant que la latine, à l'expression de pensées fortes et fortement martelées.

Mais il est clair aussi que l'homme de lettres bénéficie de ses relations politiques, avec l'entourage royal, de Marie de Médicis à Richelieu,

parce que le séjour à Angoulême n'est pas oublié. Et Guez de Balzac se risque alors en 1631 à publier une œuvre importante intitulée *Le Prince*, qui est une vaste méditation sur l'exercice du pouvoir royal et un éloge soutenu de l'autorité du jeune roi Louis XIII qui, après la mort du duc de Luynes, son conseiller, affirme sa responsabilité de roi en s'appuyant sur Richelieu.

Mais on sent que c'est à ce moment-là que quelque chose va changer dans la vie de Guez de Balzac. Sans doute a-t-il eu tort de défendre à ce point l'autorité spécifique du Roi, en semblant ignorer le rôle déterminant du cardinal de Richelieu devenu en 1624 le chef du Conseil Royal, le premier ministre.

Dès lors, l'écrivain comprend qu'il s'est brûlé les ailes et qu'il devra, un jour ou l'autre, prendre ses distances par rapport à cet univers d'intrigues et de calculs. Quatre ou cinq ans après, il regagnera la Charente et choisira, de façon définitive, de se livrer à la méditation, tout en entretenant une abondante correspondance avec ses amis. Les lettres l'ont emporté sur la politique. Le conseiller des princes sait où est sa véritable vocation.

III – UN HOMME DE LETTRES QUI A DÉSSERTÉ L'ACADÉMIE FRANÇAISE

1. C'est l'autre paradoxe qui frappe lorsque l'on s'interroge sur la figure de cet écrivain devenu célèbre et qui ne fera rien pour affirmer davantage ses talents littéraires.

Guez de Balzac, même s'il fait parfois semblant de l'ignorer, est pétri de culture classique. Il a fait ses études d'abord au collège d'Angoulême, puis à Poitiers, au collège de Puygarreau, où il a été formé par un père jésuite de grande valeur, le Père GARASSE, et il partira ensuite en Hollande, pour étudier à l'Université de Leyde. Ce séjour en Hollande lui a certainement permis de comprendre de plus près la pensée et la théologie protestantes. En tout cas, il a admiré là-bas la manière dont la liberté politique et religieuse s'exerçait autrement qu'en France.

Quelques années plus tard, à la suite de l'épisode dramatique survenu à Angoulême avec la fuite de Marie de Médicis, Guez de Balzac, avec l'appui du frère du duc d'Épernon, qui était l'archevêque de Toulouse, est parti à Rome. Sur ce

séjour à Rome, il reste réservé, mais on sent bien qu'il a été choqué par la cour pontificale, et que, par contre, il a été fasciné par les traces de l'Antiquité païenne. « *Je ne monte jamais au Capitole*, écrit-il, *que je n'y change d'esprit et qu'il ne m'y vienne d'autres pensées que mes pensées ordinaires.* »

C'est la grande Tradition de l'humanisme classique qui est parlante pour lui, et il continue à se référer à cette « *mère des arts, des armes et des lois* », qu'est la Rome de César et d'Auguste, de Cicéron et de Sénèque, celle qui représente un ordre culturel, spirituel et politique impressionnant.

Il y a là, pour Guez de Balzac, une véritable source d'inspiration. L'ordre romain, ou ce qu'il en a perçu, constitue pour lui comme un appel à actualiser cette Tradition, dans laquelle il ne départage pas la culture et la politique, ni la religion païenne de la religion chrétienne.

2. De la Hollande à Rome, cet écrivain français a compris sans doute que la langue française, la culture française étaient appelées à un renouvellement en profondeur, qui demandait des efforts considérables. Il lui fallait désormais écrire et penser en français, avec la même vigueur et la même diversité qui avaient marqué la littérature latine. Ses *Lettres* parues en 1624 en seront la première illustration.

Reste le mystère de sa désertion par rapport à l'Académie française. Il y a été élu et il n'y a quasiment pas paru. Mon hypothèse est qu'il a compris très vite qu'il n'était plus du tout parmi les protégés de Richelieu. Sa méditation sur l'autorité royale a indisposé le tout puissant cardinal, et Guez de Balzac, sans doute fidèle à ses convictions intimes, n'a pas voulu se compromettre avec des influences politiques qui lui semblaient insupportables.

Il a préféré se retirer en Charente : ce n'était pas une conversion spirituelle, comme il le laisse entendre quelquefois. C'était une manière de se conformer à ce qu'il avait découvert de plus important dans l'existence : la liberté de penser, d'écrire et de tracer son sillon, en échappant à ce climat d'ambitions et d'intrigues auquel il était rebelle.

IV – UN PENSEUR SUBTIL DE L'AUTORITÉ ROYALE

1. C'est un autre paradoxe qui se manifeste ici. Car il est clair que, durant près de quarante ans, BALZAC a côtoyé le monde politique, tout l'environnement du pouvoir royal, avec ses complexités, ses retournements, ses dérives, et aussi son prestige et son rayonnement. On pourrait penser qu'il a été déçu et qu'en se retirant en Charente, il tire les conséquences pratiques de sa déception.

La réalité est beaucoup plus complexe. En fait, l'auteur du *Prince* n'a pas cessé d'exercer sa liberté de pensée et même d'exprimer clairement, peut-être trop clairement, ce qu'il percevait des métamorphoses du pouvoir politique, telles qu'il en était le témoin.

Il y a dans son œuvre une sorte de méditation continue sur l'exercice de l'autorité au niveau de l'État et une véritable réflexion sur ce que doit être le pouvoir du Roi et sa nécessaire Souveraineté. Le tort de Balzac, si l'on peut dire, a sans doute été d'aller trop loin et trop vite dans cette réflexion et de révéler publiquement des évolutions qui étaient en train de se produire, mais dont on ne voulait pas prendre conscience.

Avant tout, la dévalorisation de l'idéal féodal dont beaucoup de nobles étaient encore imprégnés. Le prince de Condé et bien d'autres sont représentatifs de cette idéologie véritable qui met au-dessus de tout l'héroïsme moral et guerrier. La noblesse existe pour déployer cet héroïsme, et, s'il le faut, pour résister aux prétentions du pouvoir royal, jusqu'à la désobéissance. Il y a même une gloire particulière à braver l'autorité suprême du monarque. Il ne faut pas imaginer que la théorie du droit divin est acceptée à l'époque de Louis XIII. Ce qui prévaut, c'est l'affrontement des pouvoirs, et on le verra bien encore au moment de la Fronde, sous Mazarin.

2. Mais la réflexion de Balzac va beaucoup plus loin. Il ne se borne pas à mettre en question cet égoïsme des nobles face au pouvoir du Roi. Il cherche à fonder ce pouvoir, et à le fonder sur des bases raisonnables. Et c'est là qu'est son originalité. Ce n'est pas la référence au droit divin qui l'inspire. C'est la mise en valeur de ce que l'on peut appeler la Raison politique : « *Il est certain, écrit-il, que la principale Science des Rois doit avoir pour objet la*

Royauté. Leur philosophie doit être pratique, et quitter l'ombre et les jardins, où l'on passe une vie douce et obscure, pour se faire voir dans la lice et dans le grand monde, toute couverte de sueur et de poussière. »

Cette insistance sur la pratique, et d'une certaine façon, sur l'usage de la Raison pratique dans l'action politique, dans l'exercice de l'autorité royale me semble un élément décisif dans la réflexion de Balzac. Le Roi doit être avant tout raisonnable dans son action et tenir le plus grand compte des circonstances concrètes : « *Les actions humaines veulent être maniées humainement, c'est-à-dire par des moyens possibles et familiers, d'une façon qui tiennent du corps comme de l'esprit, avec des raisons qui tombent quelquefois sous les sens, et ne demeurent pas toujours dans la haute région de l'âme.* »

Cette préoccupation du réalisme dans l'action politique est évidemment aux antipodes d'une idéologie, c'est-à-dire d'un système construit a priori pour justifier l'autorité du roi. Et Balzac insiste encore, en recommandant la connaissance de l'Histoire pour orienter les choix à faire : « *Il n'y a donc que l'Histoire qui informe et organise la politique, qui lui donne corps et subsistance, il n'y a qu'elle qui soit digne du loisir d'un homme extrêmement occupé et de la spéculation d'une âme agissante.* »

Je suis impressionné par cette façon si modérée de fonder l'action politique. Peut-être est-ce parce qu'il avait été témoin de tant d'actions déraisonnables et violentes que Balzac fait valoir si fortement non pas le droit divin, mais les exigences de la Raison. L'autorité royale doit donc se soumettre à la raison et ne pas abuser de sa liberté. C'est la modération du roi qui permet l'obéissance des sujets, comme son conseiller, le sage Mécène, l'expliquait à l'empereur Auguste : « *Avec cette éloquence efficace, qui n'est autre chose que le droit usage de la Prudence, qui se communique aux hommes par la Parole, Mécène fit à Auguste une infinité de serviteurs, et après lui avoir persuadé la modération, il persuada aux autres l'obéissance.* »

Toujours cette référence à la Tradition romaine, alors qu'il s'agit de fonder raisonnablement l'exercice du pouvoir royal. On peut comprendre que Richelieu n'ait pas apprécié cette conception de l'action politique. Mais c'est un fait incontestable : Jean-Louis Guez de Balzac est

aux antipodes de Machiavel. *Le Prince* dont il trace l'idéal doit s'imposer non pas par la ruse et les intrigues, mais par la conformité de ses actes à la Raison politique, et c'est une autre façon d'être efficace dans l'histoire. C'est aussi une façon de croire qu'il y a dans l'histoire des hommes, si violente et si dure, place pour la Raison. Ce plaidoyer n'a rien perdu de sa valeur.

V – QUEL CROYANT ÉTAIT CET HOMME DE CULTURE ET DE RÉFLEXION ?

On ne peut pas ne pas se poser cette question concernant la foi de Guez de Balzac et même sa façon de penser le mystère de Dieu. D'autant plus que lui-même avoue, à plusieurs reprises, qu'il n'a guère de goût pour les actes de dévotion, qu'il n'est pas porté à la prière et qu'il ne s'intéresse pas à la théologie.

Tout en acceptant ces déclarations, il me semble qu'il faut aller plus loin non pas pour scruter la conscience de cet homme, mais pour constater que son expérience religieuse est sans doute plus complexe. Tout d'abord, il n'est pas exact de dire qu'il n'a pas fait d'études de théologie : à Poitiers et surtout à l'Université de Leyde, il a au moins fréquenté des gens qui enseignaient la théologie et il n'ignorait pas les questions posées par Luther et par Calvin par rapport à la foi catholique et à l'Église.

Mon sentiment est qu'en réalité, il avait un certain sens, un sens réel de la transcendance de Dieu, mais qu'il ne savait pas comment en rendre compte, d'autant plus qu'il a côtoyé des personnages de la Cour qui faisaient profession de catholicisme, mais dont les comportements étaient loin d'être conformes à l'Évangile. Je me demande si, en fait, il ne se sentait pas proche des protestants, en faisant confiance à sa conscience personnelle et à sa compréhension personnelle de la Révélation divine.

D'autant plus que, deux ans avant sa mort, en 1652, fut publié à Paris, par les soins de son ami l'Académicien CONRART, ce *Socrate chrétien* qui contient de véritables professions de foi, et qui touchent à l'essentiel, notamment au sujet de l'Incarnation du Christ et de l'identité divine de Jésus.

Le premier chapitre de ce livre commence par une méditation sur un tableau de la Nativité de

Jésus et Guez de Balzac exprime alors l'émerveillement de sa foi :

« Une étable, une crèche, un bœuf et un âne : quel palais, bon Dieu, et quel équipage ! Cela ne s'appelle pas naître dans la Pourpre, et il n'y a rien qui sente la grandeur de l'Empire de Constantinople... » Et il insiste : « Ne soyons pas honteux de l'objet de notre adoration : nous adorons un enfant. Mais cet enfant est plus ancien que le temps. Il se trouve à la naissance des choses, il eut part à la structure de l'Univers. Et rien ne fut fait sans lui, depuis le premier trait de l'ébauchement d'un si grand dessein jusqu'à la dernière pièce de sa fabrique. »

Même si on ne compare pas Guez de Balzac à Claudel, il faut tout de même reconnaître que ces lignes sont l'écho d'un véritable acte de foi et qui n'oublie rien ni de l'Incarnation du Verbe, ni de son rôle dans la création. Voilà tout de même un écrivain qui n'ignore pas la théologie catholique !

Et, au début du chapitre suivant, se trouve une évocation de la divinité de Jésus, à partir de la réponse qu'il donne aux questions de ceux qui viennent l'arrêter, au jardin de Gethsémani : « *Jésus s'avança et leur dit : "Qui cherchez-vous ?" Ils répondirent : "Jésus de Nazareth." Il leur dit : "Ego sum : je le suis."* » (Jean 18,4-5). Et Guez de Balzac va relier cette parole à la liturgie de la Passion avec beaucoup de force et de conviction :

« *Cet admirable Ego sum, que nous ouïmes chanter à la Passion il y a quinze jours, est rapporté dans l'Évangile de saint Jean, et commence le premier acte de la Tragédie de Notre Seigneur. Ces trois syllabes, sorties de sa bouche, épouvantèrent ses ennemis, mirent en désordre ses auditeurs qui étaient en armes, firent tomber à la renverse une compagnie de gens de pied. Et je ne doute point que cette chute n'eût été mortelle à ceux qui tombèrent si la même force qui les abattit ne les eût aidés à se relever...* »

Comment est-ce dont que l'Ego sum de Jésus Christ, sorti de sa bouche sans effort, sans qu'il élève seulement le ton de sa voix, porte par terre des hommes fermes et vigoureux, met à ses pieds une troupe de soldats qui étaient venus se saisir de Lui ? Il n'est rien en apparence de si doux et de si tranquille que cet Ego sum. Deux paroles le composent : paroles courtes, simples et vulgaires, qui n'ont rien d'éclatant et de figuré, rien qui étonne et menace les gens, rien qui présage et qui

signifie le coup qu'elles vont frapper. C'est-à-dire qu'il faut que ces deux paroles ne soient que la couverture et que l'enveloppe de quelque chose d'extraordinaire qui est caché dessous. »

Ce commentaire n'est pas artificiel. Il est pensé et il est écrit par quelqu'un qui n'est pas du tout indifférent à la réalité qu'il évoque, à la Parole même de Jésus, quand il révèle son identité divine.

Nous nous trouvons de nouveau devant le même paradoxe : cet humaniste qui se dit plus ou moins étranger aux pratiques chrétiennes s'exprime comme un véritable croyant, et même comme un croyant sensible à la profondeur de Dieu et à l'humanité de Jésus Christ.

Une de ses dernières lettres, à son ami Conrart, en 1653, exprime encore plus fortement cette quête spirituelle, à laquelle il ne renonçait pas, tout en reconnaissant ses limites :

« Depuis six ans que je suis menacé de mort, j'ai fait plusieurs promesses à Dieu et lui ai toujours manqué de parole : je voudrais bien, cette fois, n'être pas infidèle, comme les autres... N'êtes-vous pas d'avis, mon très cher monsieur, que je pense aux affaires de l'autre monde et que je commence à travailler à cette chose, laquelle, dans l'Évangile, est appelée seule nécessaire ? »

L'année suivante, Guez de Balzac est mort en léguant 20 000 livres aux pauvres de la ville d'Angoulême, emportant avec lui ce mystère qui l'habitait, ces paradoxes qui devaient le faire souffrir, avec, sans doute, un sentiment d'inachèvement.

En le découvrant davantage, je dois vous dire ma conviction : cet homme n'a pas été favorisé par les circonstances trop complexes de sa vie, la fréquentation des grands de ce monde ne lui a apporté que des désagréments et des déceptions, mais c'était un véritable écrivain, un grand humaniste, mais surtout un homme de conscience qui voyait loin en politique et qui avait saisi, plus qu'il ne le pensait lui-même, le cœur du mystère de la foi.

Hommage à Michel Boujut (1940-2011)

Dans la nuit du samedi 28 mai au dimanche 29 mai 2011, Michel Boujut est décédé à l'âge de 71 ans, suite à une hépatite foudroyante à l'hôpital Saint-Antoine à Paris. Il était écrivain, critique de cinéma, esprit libre, très attaché à sa ville de Jarnac. Il était aussi membre de l'Académie d'Angoumois.

Fils de Pierre Boujut (1913-1992), poète et animateur de *La Tour de Feu*, il est né à Jarnac en 1940. Il se distingue par une désertion le 13 mai 1961, à l'âge de 21 ans, en plein service militaire pour refus de participation à la guerre d'Algérie ce qui en fait un proscrit, avec toutes les nuances que les diverses parties de la société mettent à ce mot, de franche réprobation à droite et parmi les communistes (les uns y voyant de l'anti-patriotisme, les autres une manifestation de l'ego petit-bourgeois), d'admiration muette au sein de cette gauche non communiste alors marquée par la fameuse chanson de Boris Vian sur le *Déserteur*. Son père adhéra tout de suite à cette décision, reconnaissant en effet le point moral qu'il n'avait pas su lui-même atteindre : « *A contre-destin, telle était ma devise... et c'est mon fils qui a illustré ces cinq mots magiques* » (*Un Mauvais Français*, Arléa, 1989, p. 86). Bientôt journaliste pour la presse et la télévision suisses, il se spécialise dans le jazz et le cinéma. Sa carrière entière tient à ces deux passions et à son attirance pour la culture américaine.

Amnistié en 1968, il entre aux éditions Filipacchi comme directeur de collection pour le jazz et écrit plusieurs ouvrages qui lui sont consacrés, en particulier une biographie illustrée de Louis Armstrong (Plume, Paris, 1998). En 1984, il publie un premier roman *Amours américaines* (Le Seuil, 1984) qui commence par un somptueux fantasme autour de l'ouvreuse du cinéma de Jarnac puis s'évade vers l'Amérique des routards et des beatniks. Parcours typé des enfants du siècle... Plus tard, et notamment après la mort de son père en 1992, l'Amérique revient à Jarnac. L'occasion en est d'abord le fameux portrait du *Jeune homme en colère* qui fit le tour du monde comme symbole de l'œuvre de Strand. Il lui consacre plusieurs émissions de radio et de télévision, ainsi qu'un livre. Ensuite, c'est bien sûr la *Tour de Feu* qui suscite son enthousiasme. Il crée un film vidéo *Jarnac et ses poètes*, publie la correspondance de Gaston Chaissac avec son père et crée avec Daniel Briolet une association destinée à maintenir le souvenir des grandes journées poétiques de Jarnac dont sa fille Marianne est devenue la cheville ouvrière. Son œuvre propre d'écriture poursuit son chemin avec entre autres une brillante *Casquette de Charles Bovary* (Arléa, 2002) et une biographie très politique sur les aveuglements du stalinisme : *Le Fanatique qu'il faut être, l'énigme Jean Kanapa* (Flammarion, 2004).

Pendant onze ans, il a tenu une chronique, signant chaque samedi un billet souvent politiquement incorrect, cinglant parfois, mais toujours empreint d'humanité et d'humour, nourri d'une culture littéraire, cinématographique et politique rare.

« *C'était notre Zola jarnacais, il va manquer* » a dit Jérôme Royer, maire de Jarnac. Regarder puis raconter a été le métier de Michel Boujut. Critique cinématographique, écrivain, producteur d'émissions télévisées et radiophoniques, il a écrit dans *Charlie Hebdo*, *Paris Première*, *Les Nouvelles Littéraires* ou encore *Le Monde Magazine*. Il a produit « Cinéma, cinéma » sur Antenne 2 dans les années 1980, ou encore écrit avec son vieil ami Tardi, l'auteur de BD, *Le perroquet des Batignolles*, un feuilleton radiophonique pour France Inter. Il fut aussi un proche de plusieurs grands réalisateurs de cinéma dont Claude Sautet et Win Wenders auquel il a consacré un bel ouvrage.

Dans son dernier livre, *Le jour où Gary Cooper est mort*, publié en 2010, il a raconté comment lui est venue la passion du cinéma, en s'enfermant dans les salles obscures parisiennes en mai 1961 – à compter du jour où Gary Cooper est décédé, le 13 mai 1961 – en attendant que le réseau des opposants à la guerre d'Algérie l'exfiltre en Suisse.

IL était membre de l'Académie d'Angoumois depuis 2001. Dans son intervention lors de son intronisation le samedi 24 novembre 2001 à l'hôtel Mercure, il nous avait raconté son parcours et exprimé ses passions, le jazz, le cinéma, et ses convictions, celles d'un homme libre et non-conformiste.

Ce texte a été composé à partir des articles de François Julien-Labruyère dans le *Dictionnaire biographique des Charentais* (pages 202-203) et d'Yvan Drapeau dans *Charente Libre* du lundi 30 mai 2011.

Sommaire :

Le parlanjhe saintongeais
L'identité charentaise
par Mme Maryse Guédeau
Samedi 22 janvier 2011

Le cognac et la littérature
« Cognac story »
par M. François Julien-Labruyère
Samedi 14 mai 2011

Les Templiers en Charente
par M. Jacques Baudet
Samedi 4 juin 2011

Julie d'Angennes et Charles de Montausier
ou la Guirlande du Grand Siècle
par M. Alain Mazère
Samedi 24 septembre 2011

Jean-Louis Guez de Balzac
L'amour des lettres, la politique, la religion
par Mgr Claude Dagens
Evêque d'Angoulême
Membre de l'Académie Française
Membre de l'Académie d'Angoumois

Hommages à :

Pauline Reverchon

Michel Boujut